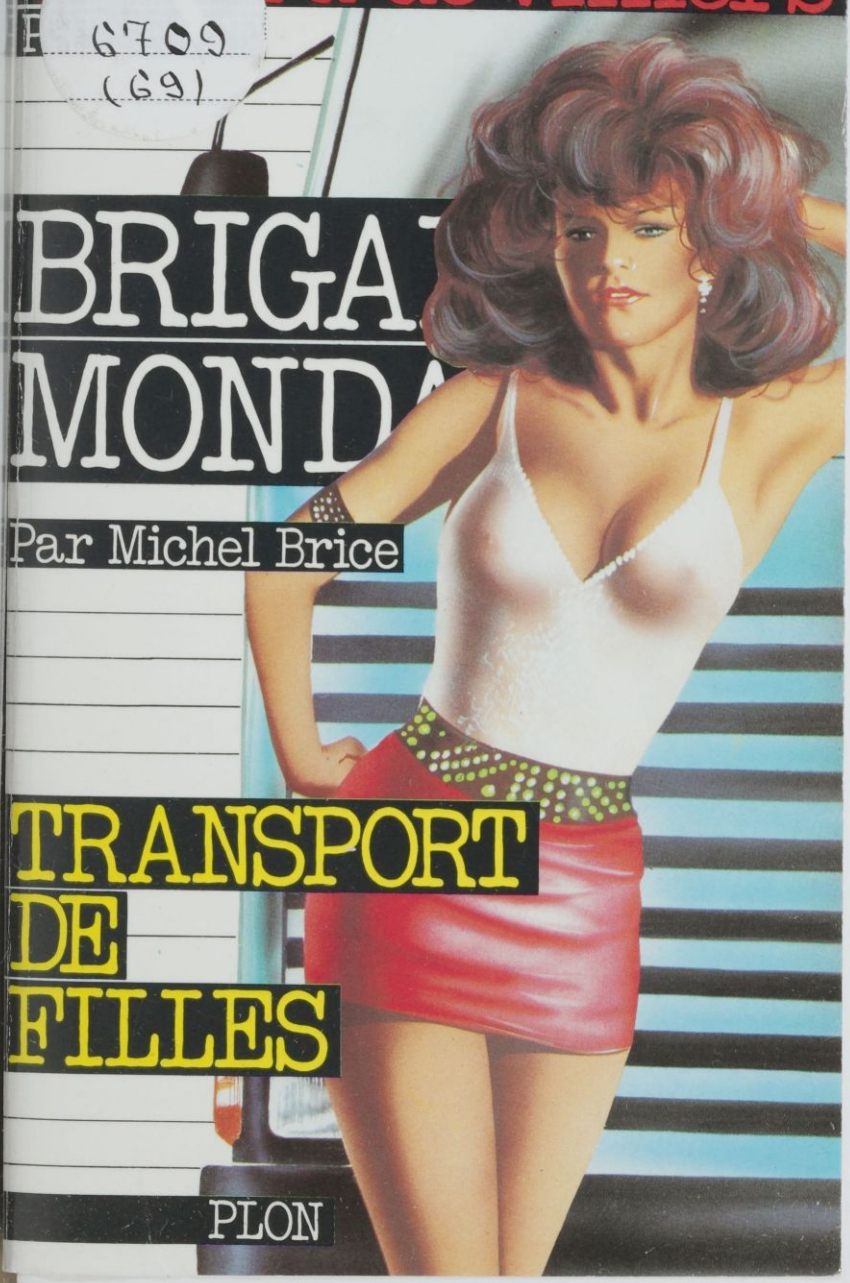
EI. 8° Y
6709
(69)

Gérard de Villiers

# BRIGA… MONDA…

Par Michel Brice



# TRANSPORT DE FILLES

PLON

# TRANSPORT DE FILLES

EL 804
6709
(69)

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

N° 1 : LE MONSTRE D'ORGEVAL
N° 2 : LE CARROUSEL DE LA PLEINE LUNE
N° 3 : L'ABOMINABLE BLOCKHAUS
N° 4 : LES SÉMINAIRES D'AMOUR
N° 5 : LE MARCHÉ AUX ORPHELINES
N° 6 : L'HÉROÏNE EN OR MASSIF
N° 7 : UN CHANTAGE TRÈS SPÉCIAL
N° 8 : LES REQUINS DE L'ÎLE D'AMOUR
N° 9 : LA CITÉ DES DISPARUES
N° 10 : LE CYGNE DE BANGKOK
N° 11 : LA MANTE RELIGIEUSE
N° 12 : LE JEU DU CAVALIER
N° 13 : LA CROISIÈRE INTERDITE
N° 14 : LE HAREM DE MARRAKECH
N° 15 : LA MAISON DES MAUDITES
N° 16 : LA PERMISSION DE MINUIT
N° 17 : LES CAPRICES DE VANESSA
N° 18 : LA VIPÈRE DES CARAÏBES
N° 19 : LE VOYOU DE MONTPARNASSE
N° 20 : LES FILLES DE MONSEIGNEUR
N° 21 : LA NUIT ARABE DE MONACO
N° 22 : LA FERMIÈRE DU VICOMTE
N° 23 : LA PUNITION DE L'AMBASSADEUR
N° 24 : LA SECTE DES AMAZONES
N° 25 : LES SIRÈNES DE L'AUTOROUTE
N° 26 : LE BOUDDHA VIVANT
N° 27 : LA PLANCHETTE BULGARE
N° 28 : LE PRISONNIER DE BEAUBOURG
N° 29 : LES ESCLAVES DE LA NUIT
N° 30 : LES POUPÉES CHINOISES
N° 31 : LES SACRIFIÉS DU SOLEIL
N° 32 : L'EXÉCUTRICE
N° 33 : LA PRÊTRESSE DU PHARAON
N° 34 : UN CANAL ROSE POUR CIBISTES
N° 35 : LES FANATIQUES DE LA VIDÉO
N° 36 : LES ANGES DE PIGALLE
N° 37 : SOSIES SUR MESURE
N° 38 : LA MARQUE DU TAUREAU
N° 39 : L'ÎLE AUX FEMMES
N° 40 : LA CHÂTELAINE DE L'ORDRE NOIR

N° 41 : LA PRINCESSE DES CATACOMBES
N° 42 : LA DISPARUE DE SUNSET BOULEVARD
N° 43 : LE PARFUM DE LA DAME EN GRIS
N° 44 : LES FEMMES MYGALES DE CÔTE-D'IVOIRE
N° 45 : LA DANSE DES COUTEAUX
N° 46 : LES AMANTS DE SINGAPOUR
N° 47 : LA VEUVE DU LAC
N° 48 : LES FANTASMES DU NOTABLE
N° 49 : LA BÊTE DE LUBERON
N° 50 : CARNAVAL À VENISE
N° 51 : LES NUITS BLANCHES DE LA TOUR EIFFEL
N° 52 : LOVE TELEPHONE
N° 53 : GOLF-PARTY
N° 54 : L'ENFER DU COLLECTIONNEUR
N° 55 : LES SOMNAMBULES DU DOCTEUR MARLY
N° 56 : LES ENVOÛTÉES DU MARABOUT
N° 57 : LA TUEUSE D'HOMMES
N° 58 : LA DIVA DU BOIS DE BOULOGNE
N° 59 : LA FOLIE DE BARBE-BLEUE
N° 60 : LE MANIAQUE DU PARKING
N° 61 : LE BATEAU DES FILLES PERDUES
N° 62 : LE DÉMON DU PEEP SHOW
N° 63 : LES CHASSEURS DE MIREILLE
N° 64 : LA PLAGE AUX NYMPHES
N° 65 : NUITS DE CHINE
N° 66 : LA FILIÈRE MEXICAINE
N° 67 : LES SECRETS DE MADAME MAUD
N° 68 : LA FEMME MASQUÉE

33-34

MICHEL BRICE , 83

# BRIGADE MONDAINE

ISBN 0337-0753

## TRANSPORT DE FILLES

PLON

DI - 21-04-1986 - 09142

*Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.*

*Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...*

La loi du 11 mars 1959 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© LIBRAIRIE PLON/GECEP, 1986.
ISBN : 2-259-01379-6.

# CHAPITRE PREMIER

Ces cris de femme sur le parking, à dix mètres à peine des tôles du semi-remorque, c'était tout ce qu'on voulait sauf ceux d'une créature consentante...

Plutôt des glapissements de panique d'une fille au bord du viol et qui n'aimait pas du tout ça.

Accompagnés de gloussements gras — rien que des voyelles, on aurait dit — de plusieurs mâles complètement déjantés.

Alfred Desiderio, qui avait depuis longtemps oublié qu'il s'était jadis prénommé Alfredo, ce qui fait moins commun quand on est originaire de Naples, releva lentement ses paupières de buveur de Carlsberg résigné au délabrement insidieux et progressif de sa propre personne plutôt qu'à la privation définitive de toute boisson fermentée à base d'orge ou de houblon.

En proie à trois sentiments aussi contradictoires qu'agaçants.

Premièrement, il avait horreur qu'on le dérange pendant sa sieste réparatrice. La sieste en question était obligatoire et réglementaire : il avait déjà tiré plus de cinq heures en continu sur l'Autoroute du Sud au volant de son Scania tractant une semi-remorque surbaissée sur coussin d'air, pour éviter les vibrations (un vrai bijou, entre parenthèses !) et quatre heures de

conduite continue c'était le maximum autorisé par le règlement, pour les routiers. Au-delà, vous avez le « disque », l'horrible mouchard, dans sa boîte noire, la hantise des Titans de l'asphalte, qui dénonce vos dépassements ; et vous êtes bon pour le PV si un CRS s'intéresse d'un peu trop près à votre cas. Ce qui veut dire amende, bien sûr, suspension éventuelle du permis de conduire, et peut-être la mise à pied, c'est-à-dire la catastrophe pour vous et votre petite famille.

Deuxièmement, Alfred Desiderio n'avait jamais été capable de résister à la curiosité. « Mêle-Tout » qu'on l'appelait à l'école, quand il était gosse, et qu'il fourrait son nez partout où il ne fallait pas. Même qu'on le lui avait écrabouillé plusieurs fois, son nez fouineur, pour lui apprendre à ne pas le laisser traîner dans les affaires des autres. A la réflexion, ça lui donnait l'air d'un boxeur. Une sorte de Belmondo gras sans l'assurance, ni les cascades ni le fric. C'est-à-dire pas du tout Belmondo. Zaza, sa femme, avait pourtant l'air de s'en contenter. Mais Zaza n'était pas difficile, il l'avait appris à ses dépens. Un routier est rarement à la maison et quand le chat est parti... Alfred était parfois des quatre ou cinq jours d'affilée loin de chez lui. A l'étranger même souvent. Enfin bref, on peut très bien être un géant des autoroutes et en même temps cocu. Ça n'a rien d'incompatible.

Le troisième sentiment agaçant, c'était la frustration. Ces cris féminins l'avaient littéralement tiré en plein vol. Arraché à sa rêverie favorite des heures de repos dans la cabine de son Scania : l'Amérique... L'Amérique des derniers cow-boys de l'univers, les *truckers,* autrement dit les camionneurs complètement déglingués, des neurones qui circulent sur les *freeways* à bord de leurs Kenworth à quatre-vingt mille dollars, hypergonflés et tellement chromés de partout qu'on ne pouvait pas les regarder sans lunettes de soleil...

La jungle des mastodontes, beaux comme des cathédrales. Il prétendait y avoir travaillé dans sa jeunesse, Alfred, du côté de San Francisco, à transbahuter à travers l'Amérique des millions de caisses de vin de Californie. La plupart des autres routiers français se tapotaient gentiment le menton à l'écouter donner des détails sur la vie quotidienne des *truck-stops* américains, les monstrueux parkings de là-bas. Mais ça faisait tellement vrai qu'on aimait bien l'écouter quand même. Et puis, peut-être qu'il y était tout de même allé ? En tout cas, il gardait bien son secret. Ça ne regardait que lui et sa conscience. Et ses rêves. Même Zaza, sa femme, elle avait fini par y croire un peu, à son épopée américaine. A l'époque, de toute façon, elle faisait encore de la patinette sur les trottoirs de Charleville-Mézières, sa ville natale, un coin gai comme tout. Alors, elle n'y était pas pour vérifier, n'est-ce pas ? Ils avaient vingt ans de différence, Zaza et Alfred, vu qu'elle allait doucement sur ses vingt-neuf printemps et que lui frôlait dangereusement la cinquantaine.

Les cris dehors, sur le parking, devenaient maintenant des stridulations à la limite du supportable. La fille avait l'air de moins en moins d'accord, décidément, pour subir les derniers outrages. Et les mâles rigolards de plus en plus d'accord, au contraire, pour se passer de son accord.

— Je vais leur dire de baisser la sono, grogna Alfred un peu hagard de sa sieste, en se dressant péniblement sur sa couchette.

De toute façon, il en avait assez de contempler la moquette mauve pastel de sa cabine. Une idée à lui, ce mauve tendre comme les yeux de Zaza, autrefois, il y avait bien dix ans, quand il lui avait proposé de l'arracher à son turbin exaltant de serveuse dans un routier de la Nationale 43, du côté de Sedan, et de lui

passer la bague au doigt. Zaza l'avait inondé illico de la reconnaissance de ses yeux de printemps et de lilas. Encore maintenant, quand il y repensait, il se sentait tout chose. Il s'était pourtant passé pas mal d'événements entre eux depuis. Et des moins poétiques, on pouvait le dire...

Il se retourna sur la couchette inférieure et tâtonna dans le noir. Une heure avant, il avait paré le camion comme pour la nuit, bien qu'on ait été en plein après-midi. Sièges rabattus, rideaux baissés, lumières éteintes. Le règlement c'est le règlement. Il avait deux heures à tuer avant de reprendre la route... Sinon, le chronotachygraphe le dénoncerait à la première occasion aux CRS. Et, comme tous les routiers, il était parfaitement allergique à ce genre de dénonciation à conséquences désastreuses.

Dehors, les hurlements montaient en grandes gerbes de protestations déchirantes. Sur le parking, la fille tonitruait de manière de plus en plus épouvantable.

— Bon Dieu, gémit Alfred Desidorio, ils sont en train de la tuer, ou quoi ?

De là où il était, il ne pouvait pas atteindre le rideau qui masquait l'immense pare-brise du Scania. Il s'extirpa péniblement du duvet douillet tout en se retournant au passage vers le fond obscur de la cabine d'où venait de fuser un grognement sourd et menaçant.

— Ça va, Ulysse ! On se calme ! Pas tout le monde en même temps, hein ?

Le grognement qui semblait venir du fond des abîmes s'interrompit aussitôt. N'empêche que dans l'ombre, on pouvait voir scintiller deux prunelles fixes aux aguets, blanc des yeux injecté de rouge, et surtout des canines en forme de crochets sortant des babines rosâtres entre lesquelles pendait une énorme langue molle qui avait toujours l'air d'avoir traîné dans une flaque de sang frais. Une sorte de masque barbare, à oreilles pointues,

démoniaque. Le genre cauchemar sur quatre pattes pour un cambrioleur de résidence secondaire qui a oublié de s'équiper de sa boîte de Canigou réglementaire dûment bourrée de somnifères et qui n'a plus qu'à se résigner à faire les frais du carnage... Pour Alfred, en revanche, c'était la compagnie dont il avait toujours rêvé. Le chien qui répondait au nom d' « Ulysse » était un magnifique doberman à la robe bleue et feu que Zaza lui avait offert tout petit. Un chiot adorable de trois mois, sur son coussin, au fond d'un panier d'osier. L'adorable chiot avait maintenant deux ans et sa taille d'adulte. C'est-à-dire que c'était un vrai monstre, sauvage et fidèle, dressé à obéir au froncement de sourcils. Capable d'éventrer n'importe qui, aussi, sur un geste du petit doigt, si Alfred s'était trouvé un jour en mauvaise posture. Ce qui pratiquement n'était jamais arrivé... Depuis deux ans, c'était son seul interlocuteur sur les routes. Il l'emmenait partout dans son bahut et mangeait avec lui dans les relais. Il ne l'avait pas pris pour sa sécurité parce que, sa sécurité, il se sentait parfaitement capable de l'assurer tout seul. Plutôt pour oublier la solitude, une vraie maladie qui est aux routiers ce que la silicose est aux mineurs. L'interminable solitude en dehors des arrêts restaurant, des points de livraisons ou de chargements et des bureaux de fret. De temps en temps il parlait à Ulysse et Ulysse grognait. Des réponses pleines de sobriété et de tendresse. Ça lui suffisait, à Alfred, pour ne pas trop se sentir perdu sur une planète désertée, là-haut, au volant de son monstre, face à son pare-brise de cinérama où se déroulait toujours le même film, horizons majestueux infiniment plats, asphalte bleuâtre, ciels démesurés parcourus de nuages fous, poussés par des vents ivres. Le genre de spectacle qui vous grise à vingt ans quand on conduit son premier bahut. Mais à quarante-neuf ans sonnés, ça perd de son sel et ça

devient un peu monotone. La fille « chatouillée », rugissait de plus en plus fort sur le parking. Ça n'était plus de l'indignation, c'était une clameur à alerter la conscience universelle et réclamer une réunion extraordinaire des Nations Unies.

— Ils sont vraiment dingues, soupira Alfred en se cognant la hanche dans l'ombre, contre le coffre central rempli de provisions.

De quoi tenir un siège : œufs, beurre, pâtes, fromages variés, conserves diverses...

Il n'était pas encore habitué complètement à la disposition des accessoires dans la cabine de son Scania flambant neuf. Un mois seulement qu'il le conduisait. Laureani, son patron, lui avait proposé d'aménager lui-même la cabine à son goût. Il était comme ça, Laureani, avec ses meilleurs employés. En plus, ils étaient « pays », Desiderio et lui. Ça faisait un lien supplémentaire en dehors de tous les autres...

— C'est toi qui vas le conduire. Pas moi. Autant que tu t'y sentes bien, lui avait dit Laureani.

Alfred ne s'était donc pas fait prier pour commander des couchettes épaisses avec bacs de rangement en dessous, un radiocassette stéréo, un frigo, une CB haut de gamme et choisir une moquette aux couleurs des yeux de Zaza, au temps qu'ils roucoulaient comme des amoureux et qu'elle n'avait pas encore découvert les joies de la femme au foyer qui se dévergonde pendant que le mari est sur les routes... Bref, ça faisait un home ultra-douillet avec deux rangées de rideaux pour dormir bien au chaud et au calme pendant les haltes.

Se frottant le gras de la hanche, Alfred atterrit devant le volant, sur le siège à suspension pneumatique. De l'index, doucement, il entreprit de soulever le rideau du pare-brise.

De la lumière jaillit. D'abord un jet de lumière blafard de fin de journée d'hiver. On était à dix jours de

Pâques pourtant, et plus près de la Méditerranée que de la mer du Nord. N'empêche que le crépuscule était lugubre et glacial. Tout à l'heure, quand il quitterait l'autoroute pour obliquer vers Grenoble par la Nationale 92 et se payer le franchissement de la frontière italienne, du côté des Grandes-Rousses, il savait qu'il devrait perdre deux heures à mettre les chaînes pour cause de tempête de neige. La radio l'avait annoncé. Temps pourri.

Plus grise que blanche, la lumière sur le parking d'autoroute, du côté de Tain-L'Hermitage, n'avait rien à voir avec le mitraillage du soleil du désert de Mojave (USA) où Alfred jurait avoir fait ses classes de routier, jadis, avec une poupée platinée or qu'il emmenait partout avec lui et qui se prénommait Marilyn. Comme Monroe. Qui n'en était, affirmait-il toujours, que le pâle sosie presque insignifiant...

Mais ce qui était plus étonnant, c'est que cette lumière crépusculaire giclait sur une scène, peut-être courante sur les *truck-stops* américains (des vraies villes ou l'on trouve de tout, saloons, drugstores, pièces de rechange et filles époustouflantes) mais rare encore, il faut l'avouer, sur les parkings autoroutiers de l'Hexagone franchouillard.

— Merde, émit sobrement Alfred, ses yeux bleus délavés tout ronds au milieu d'une face également ronde, où les kilomètres semblaient s'être creusés en milliers de petites rides partant en étoiles depuis les paupières.

Il ne s'était pas trompé, en tout cas. C'était bien une fille qu'on était en train d'essayer de violer. Et elle n'était pas d'accord. Mais pas du tout.

Celui qu'on appelait « Mêle-Tout » jadis, à l'école, releva carrément le rideau du pare-brise. De toute façon, les trois individus autour de la fille étaient en

plein travail et la Troisième Guerre mondiale ne les aurait pas interrompus.

Le panorama sur le parking des routiers, en retrait de celui des simples pékins, avait quelque chose de théâtral.

Le ciel d'abord, couleur encre de Chine délayée, griffé de longs bancs nuageux livides, puis les panneaux bleus qui indiquaient les prochaines sorties d'autoroute prévues au programme : Valence, Montélimar, Orange, Nîmes, Montpellier ; les toits des bâtiments du relais routier derrière une haie de troènes frissonnants ; et enfin là, sur l'esplanade, devant le museau de son Scania, à deux pas du panneau de calandre, un vrai « show » érotique, à classer dans la catégorie « hard ».

Sauf que le « show » était improvisé et que l'héroïne principale continuait à refuser d'y faire la moindre figuration. C'était bien du « hard », mais du « hard snuff », ces horribles films clandestins où rien n'est simulé, même pas la mort des « actrices » à la fin...

Elle venait de rouler à terre en criant à s'arracher les poumons. Echevelée, hurlante, elle geignait soudain plus doucement parce que l'un de ses agresseurs venait de lui tomber dessus et de lui atterrir sur l'estomac, comme s'il était en train d'essayer la souplesse d'un nouveau trampolino. Alfred se frotta les paupières.

« Ils sont salauds tout de même », se dit-il en commençant à se reprocher sérieusement de ne pas intervenir.

Les autres masses des poids lourds faisaient comme un troupeau de mammouths autour du groupe. De tout, et pour tous les goûts. Des Berliet, des Iveco, des Mercedes. De vraies montagnes de ferraille luisante, provisoirement immobiles. Plus loin, après les haies, les bâtiments et les postes d'essence, d'autres bahuts, tout pareils, faisaient vibrer l'autoroute en continu. Le vent glacé n'arrêtait pas de se ruer sur le paysage plat

comme s'il avait cherché quelque chose à renverser. Jamais l'Autoroute du Soleil n'avait plus mal mérité son nom alléchant qui chante les vacances, les vagues bleues, le farniente. La fille couinait rageusement, en gigotant des jambes qu'elle avait longues et musculeuses, terminées par des bottines écarlates qui sonnaient sur le ciment. Une vraie bacchanale. La lutte désespérée de la belle et des bêtes.

On voyait bien qu'elle avait des muscles jusqu'en haut des cuisses parce que, précisément, sa minijupe en jersey rouge s'était retroussée toute seule à force d'être malmenée et lui faisait comme une ceinture autour des hanches. Alfred se mit à haleter un peu plus fort. La fille était juste grasse où il aimait, et cette espèce de bataille qu'elle livrait lui faisait exécuter une danse horizontale sauvage, avec des soubresauts du ventre plus qu'évocateurs. Le type assis sur elle n'avait même pas remarqué que la minijupe ne constituait plus un problème majeur. Il s'y attaquait bêtement par en haut, en essayant de la faire descendre. Mais les hanches de sa partenaire non consentante faisaient obstacle, vu qu'elles dessinaient les courbes évasées d'une amphore de gabarit impressionnant. Il ne parvenait qu'à dégager une partie du ventre charnu, lequel était coupé à la hauteur du nombril par le début d'un collant en résille rose. Pour tout dire, il s'y prenait plutôt mal. Comme un manche, pensa carrément Alfred Desiderio.

Il s'en voulait d'être complice, rien que par sa non-intervention, de cette corrida bestiale. Mais c'était plus fort que lui. L'excitation qui l'avait envahie le paralysait en même temps.

L'un des deux autres agresseurs, toujours debout, avait posé la pointe de sa botte sur le bras droit de la fille, la bloquant au sol.

Avec son bras gauche libre, elle en profitait encore

pour cogner la figure grêlée de celui qui était assis sur elle. Mais ça n'avait pas l'air de l'émouvoir.

Le troisième individu, accroupi, s'affairait à essayer d'ouvrir les jambes de la jeune femme le plus possible, ce qui n'arrangeait pas les projets de son acolyte, toujours en train de s'escrimer absurdement pour baisser une minijupe déjà retroussée. Tout cela donnait l'impression d'un ballet confus, réglé par un chorégraphe à moitié gâteux. Ça crevait les yeux, pour mieux dire, que les trois hommes étaient ivres morts. Raides défoncés.

— Crocs-Blancs ! s'exclama Alfred en reconnaissant l'un d'entre eux.

Celui qui avait mérité ce surnom avait effectivement de superbes bacchantes blanches en forme de crocs. Entre eux, les routiers adorent se donner des surnoms. Qu'ils utilisent aussi comme nom de code QRZ quand ils communiquent par CB.

« Crocs-Blancs » c'était celui qui bloquait la fille au bras droit, avec sa botte. Alfred le connaissait bien. Il faisait Marseille-Paris deux fois par semaine avec 20 tonnes de veau et de mouton à l'arrière, dans son frigorifique. Si ça continuait comme ça, il ne serait pas à Rungis pour le coup de feu de deux heures du matin...

L'autre, le grêlé, assis sur le ventre de la malheureuse, il le connaissait aussi, bien sûr. Pour le réseau de la Citizen's Band et pour la grande famille des routiers, c'était « Serge-la-Passoire », à cause de la vieille furonculose mal soignée qui lui vérolait la figure. Lui, il était employé par les Transports Aveyronnais, une compagnie de Rodez. En temps normal, c'était plutôt le bon bougre qui rongeait son frein en attendant les rares week-ends qu'il pouvait passer avec sa femme et ses deux fils. Mais les temps n'avaient pas l'air très normaux, ce soir.

Le troisième, celui qui écrasait à grand-peine les

jambes de la fille, un barbu minuscule et hilare, était probablement nouveau sur le circuit. Alfred ne l'avait jamais vu. Pas plus que la fille elle-même d'ailleurs. Une grande rousse plutôt pulpeuse aux longs cheveux ébouriffés n'importe comment, à la mode de maintenant et aux seins vastes et lourds comme il pouvait à présent en juger parce que, fatigué de lutter sans succès contre la minijupe, Serge-la-Passoire avait décidé de jouer la facilité en s'attaquant au soutien-gorge. Après avoir quelque peu déchiré un tee-shirt rose au passage, entre parenthèses, tellement il était pressé d'arriver tout de même à quelque chose.

Deux globes moelleux étaient contenus dans un soutien-gorge de dentelle noire au milieu duquel perçaient, sous le réseau arachnéen, des pointes rose sombre très drues au centre d'aréoles larges et brunes. Serge-la-Passoire glissa les doigts de la main droite sous la limite inférieure du soutien-gorge, auquel il entreprit de faire rebrousser chemin avec une lenteur exaspérante, dégageant peu à peu le sein gauche de la jeune femme, qui s'épanouissait au fur et à mesure, comme une masse élastique trop longtemps comprimée et contente d'être enfin libérée.

L'autre bonnet du soutien-gorge suivait tant bien que mal le même mouvement avec un petit retard, glissant obliquement sur le sein droit qui se renflait lui aussi progressivement comme un ballon qu'on gonfle.

Et il y avait le ventre de la rousse clouée au sol qui suivait le mouvement par convulsions indignées. Seulement, indignation ou pas, ça faisait tout de même des séries de spasmes qui disaient exactement le contraire de ce qu'ils voulaient signifier, et qui réveillaient au fond d'Alfred la bête sexuelle qui y sommeillait.

Les seins riches et lourds se libérèrent l'un après l'autre, puissants, vastes, deux houles de chair voluptueuse et gorgée de sève qui, vu la position de la rousse,

glissaient un peu vers les biceps, pointes turgescentes divergeant doucement et légèrement.

Serge-la-Passoire commença à les masser avec ferveur, comme s'il brassait quelque chose de précieux, une matière rare, chaude et mouvante comme une masse de mercure. Soudain presque ému, ça se voyait. Un peu de sueur se mit à vernir le front rouge vif d'Alfred Desiderio et il se dit que la vie n'était pas juste. Il était peut-être aux premières loges dans sa cabine, mais ce n'était pas lui qui en avait plein les paumes, en ce moment, de ces rotondités souveraines qui ne fuyaient sous les doigts de Serge que pour mieux accueillir sa caresse. Par pressions méthodiques, bouche un peu ouverte, lèvre inférieure tombante, Serge jouait avec le sein droit puis le sein gauche, modifiant leur forme, les remodelant, tirant les mamelons l'un après l'autre avec une sorte d'étrange tendresse délicate, les comprimant soudain pour mieux jouir, tout de suite après, de leur dilatation nouvelle, de leur ballonnement brutal dès qu'il relâchait sa pression.

Tendresse et délicatesse qui échappaient complètement à la fille rousse, laquelle continuait à rassembler ce qui lui restait de souffle, dans son ventre écrasé par le routier assis sur elle, pour mugir comme une enragée.

Brusquement, celui qui n'arrivait toujours pas à lui faire faire avec ses jambes un angle droit par rapport au reste du corps, vira sur ses talons, bloqué comme un chien de chasse à l'affût. Quasi tétanisé.

— Hé, les mecs, glapit-il. Il y a un merdeux qui veut mettre des photos porno dans son album de famille !

A travers le pare-brise panoramique du Scania, Alfred vira dans la direction du « merdeux » annoncé et faillit éclater de rire : un minuscule Asiatique, un Japonais probablement, tout fluet dans son costume anthracite, cravaté comme on ne l'est plus qu'à Tokyo,

le cheveu lisse, couleur aile de corbeau sous un des réverbères glauques de l'esplanade. Chargé comme de juste d'une sacoche à matériel photo et bardé de tout un attirail coûteux également japonais. Un touriste, sans aucun doute, descendu d'un car pour la halte-pipi de l'autoroute et qui s'était égaré dangereusement du côté de la zone des poids lourds, pour tomber sur un spectacle insolite absolument pas prévu au programme de son excursion à travers la France pittoresque.

Il en restait d'ailleurs baba, à trente mètres, et on aurait pu dire qu'il avait les yeux ronds comme des billes s'ils n'avaient pas été bridés, bien entendu, comme ceux de tout Asiatique digne de ce nom.

— On va lui arranger son matos et son reportage photos ! suggéra aimablement le barbu qui était à peu près de la taille du Japonais. Il va pas être déçu du voyage !

Les deux autres semblaient hésiter, surtout Serge-la-Passoire, le mieux placé, dont les mains ne chômaient pas. Il les avait larges et puissantes comme des battoirs, au point qu'elles donnaient des inquiétudes pour le volant de son bahut, quand il l'empoignait. N'empêche que les masses somptueuses des seins de la rousse dépassaient de ses paumes qui avaient l'air presque petites, en comparaison.

— Alors ? glapit le routier barbu presque nain, prêt à partir en expédition de commando.

Là-bas, le Japonais était en train de comprendre qu'il dérangeait. Mais pas au point de rebrousser chemin pour rejoindre ses compatriotes. Il avait l'air même encore plus intéressé, digérant lentement sa surprise. « Cavale-toi, pensa Alfred. Dégage vite fait, mon pote ! Ou alors ça va être le baston pour toi. »

— On les lui fait bouffer, ses Nikkon, ou quoi ? renchérissait le petit barbu qui s'excitait tout seul.

Serge-la-Passoire avait tout de même interrompu son

massage méthodique. Il avait l'air de réfléchir. L'autre, Crocs-Blancs, relâchait sa pression sur le bras droit de la fille qui avait, du coup, cessé de hurler. Comprenant que l'orage était peut-être en train de changer de secteur.

Le Japonais, complètement à côté de la plaque, fit quelques pas en avant, absorbé par l'opération délicate consistant à recharger un de ses appareils. Ça allait être le massacre s'il avait l'ambition de reprendre ses activités de maniaque de la prise de vues. A son retour au Japon, même sa mère ne le reconnaîtrait pas.

Crocs-Blancs rejoignit le barbu et ils se mirent à chalouper lentement vers le touriste comme deux cowboys de Sergio Leone à la rencontre d'un samouraï qui se serait trompé de film.

— Attends-moi ! jappa Serge-la-Passoire qui se décidait lui aussi à lâcher sa proie pourtant délectable.

C'était le massacre imminent.

Alfred Desiderio ne pouvait les laisser faire ça. Le Mêle-Tout de jadis qui ne sommeillait jamais en lui que d'un œil se réveilla en coup de fouet.

Il gicla de la portière gauche du Scania et dévala les trois marches de tôle qui sonnèrent sous les talons de ses boots en daim. Pas sa paire de Lucchese, des vraies pièces de collection valant trois cents ou quatre cents dollars dans les « Boots Repair » américains. Non. Celles-là, il les gardait pour la parade. De bonnes bottes bien confortables, des Santiags à bouts recourbés et à talons surélevés qui complétaient son mètre soixante-douze, insuffisant à ses yeux. Des pompes dans lesquelles il conduisait bien calé. *Boots in* (1) comme on dit dans les grands espaces américains. Encore une preuve qu'il y était allé, non ? D'ailleurs, il

(1) *Drive boots in :* roulez la botte dedans (ou plantée dans l'accélérateur). Expression inventée par les routiers américains

avait aussi un Stetson, un vrai, à larges bords retroussés. Mais il ne le mettait qu'entre amis vraiment intimes...

— Ne déconnez pas, bon Dieu ! lâcha-t-il en atterrissant sur le parking, très défenseur de la veuve et de l'orphelin.

Sur l'esplanade, il faisait nettement moins douillet que dans la cabine. Le vent du crépuscule s'acharnait à vastes coups de lanières invisibles, brassant des odeurs de fuel et d'échappements.

— D'où il sort, lui ? souffla Crocs-Blancs ahuri et interrompu dans sa progression.

En fait de veuve et d'orphelin, si veuve il y avait, la rousse qui était en train de se relever avec des ondulations de croupe spectaculaires avait plutôt l'air d'une veuve joyeuse. Quant à l'« orphelin », c'est-à-dire le Japonais inconscient, c'est lui qui allait en laisser, des orphelins, s'il continuait à s'intéresser comme ça à la vie secrète des camionneurs français et à leurs façons particulières de se relaxer de l'étape.

— Fous le camp ! cracha Desiderio en direction du touriste asiatique. On t'a assez vu !

L'autre, évidemment, n'entravait rien à la langue de Voltaire.

— De quoi tu te mêles ? émit Crocs-Blancs indigné comme si on essayait de lui retirer le pain de la bouche.

— On va lui faire bouffer son reportage, reprit Serge-la-Passoire. Peut-être qu'ils aiment ça, la pellicule, les faces de citron ? C'est une expérience à tenter, non ?

Ils avaient tous les deux reconnu Desiderio. Pour les habitués de l'asphalte, c'était le « Tombeur ». Son surnom. Connu de tous les routiers cibistes de France et de Navarre. « Mêle-Tout » n'était qu'un mauvais souvenir d'école communale, qui ne l'avait pas accompa-